



DANIEL O'CONNELL

« Qu'importe désormais que l'Irlande, Daniel, sorte de vos mains toute environnée de gloire, toute palpitante de nationalité, ou que vous succombiez sous la brutalité des baïonnettes ? Mais ils n'empêcheront pas les mots sacrés de justice, de liberté, de patrie, d'être murmurés tout à bas sur les lèvres des Irlandais, d'être répétés dans chaque cœur, et de frémir avec le nom d'O'Connell depuis le sommet de vos montagnes jusqu'aux rivages de la mer. Ils n'empêcheront pas, non, ils n'empêcheront pas, généreux enfants de la verte Erynn, votre émancipation religieuse et politique de s'accomplir, ni les générations futures de s'agenouiller, avec des prières et des chants de gloire, sur la tombe où dormiront les os de votre libérateur ! »

C'est par ces accents prophétiques, par cette sorte d'apothéose anticipée que le célèbre Timon, M. De Cormenin, terminait, il y a trente ans passés, le portrait d'O'Connell, alors sur son déclin, épuisé par les efforts de la lutte et du travail.

Ce qu'a prédit son peintre inspiré s'est réalisé. Dans toutes les parties du globe où se trouve un groupe d'Irlandais on a célébré le premier centenaire de la naissance de l'illustre O'Connell ; de tous les points du monde des hourrahs se sont élevés volant vers l'Irlande, vers la patrie, cette terre bien aimée, en l'honneur de son libérateur.

A Montréal, nos concitoyens Irlandais ont célébré le centenaire avec beaucoup d'éclat ; un très-beau temps a favorisé cette fête nationale.

Par son génie, ses travaux, et les conquêtes de son éloquence, O'Connell n'appartient pas seulement à l'Irlande, il plane au-dessus des nationalités, il appartient à l'humanité, car il en a plaidé la cause, en défendant ses compatriotes.

A ce titre, nous devons faire connaître ce champion de la justice et du droit, et nous ne pouvons mieux y réussir qu'en continuant les citations empruntées au *Livre des Orateurs* :

« Jamais, en aucun siècle et en aucun pays, aucun homme ne prit sur sa nation un empire aussi souverain, aussi absolu, aussi complet. L'Irlande se personnifia dans O'Connell. Il est, en quelque sorte, à lui seul, son armée, son parlement, son ambassadeur, son prince, son libérateur, son apôtre, son Dieu.

Ses ancêtres, issus des rois de l'Irlande, portaient à leur côté le glaive des batailles

Lui, tribun du peuple, il porte aussi le glaive dans les combats de la parole, le glaive de l'éloquence, plus redoutable que l'épée.

Notre Berryer n'habite que les sommets de la politique. Il ne respire que la fine fleur de l'aristocratie. Mais son nom n'est pas descendu dans l'atelier ni dans la chaumière. Il n'a pas bu à la coupe de l'égalité ; il n'a jamais touché les outils grossiers des artisans ; il n'a jamais échangé ses paroles avec leurs paroles ; il n'a jamais mis sa main dans leur main calleuse ; il n'a point approché son cœur de leur cœur, et il n'a point senti ses battements. Mais O'Connell, comme il est populaire ! comme il est Irlandais ! Quelle haute taille ! quelles formes athlétiques ! quelle vigueur de poumons ! quel épanouissement dans ce teint animé et fleuri ! quelle douceur dans ces grands yeux bleus ! quelle jovialité ! quelle verve ! quelles saillies ! Comme il porte bien sa tête attachée sur son cou musculeux, sa tête renversée en arrière et où se peint sa fière indépendance !

Comment expliquer, comment définir ce génie exceptionnel qui ne se repose point, dans un corps sans cesse en mouvement et qui suffit à l'expédition des causes civiles et criminelles, à l'étude laborieuse des lois, à la correspondance immense des agents de l'Association, et à l'agitation nocturne et diurne de sept millions d'hommes ; cette âme de feu qui échauffe O'Connell sans le consumer ; cet esprit d'une si incroyable mobilité qui effleure chaque sujet sans le flétrir, qui grandit de tout l'espace qu'il a parcouru, qui se multiplie en se répandant, qui renaît, qui se fortifie de son épuisement même, qui consomme sans se réparer, qui se livre et s'abandonne sans cesser de s'appartenir ; ce phénomène d'une vieillesse si verte et si vigoureuse, cette puissance qui renferme en elle plusieurs autres vies, cet intarissable écoulement d'une nature extraordinaire, sans rivale et sans précédents ?

Si O'Connell avait marché, si Clymore à la main, à l'abordage du despotisme, il aurait été écrasé sous les foudres de l'aristocratie britannique ; mais il s'est enfermé et muré dans la légalité, comme dans une forteresse inexpugnable. Il est hardi, mais il est peut-être encore plus adroit que hardi. Il s'avance, mais il se retire. Il ira jusqu'aux dernières limites de son droit, mais il n'ira pas au delà. Il se couvre du bouclier de la chicane et il bataille sur ce terrain, pied à pied, à coups d'interprétations captieuses et de subtilités dont il entortille ses adversaires qui ne peuvent plus s'en démêler. Scolastique,

pointilleux, retors, madré, fin procureur, il ravit par la ruse ce qu'il ne peut arracher par la force. Où d'autres se perdraient, il se sauve ; sa science le défend de son ardeur.

Quelquefois, O'Connell accommode le drame intérieur de la famille au drame extérieur des affaires publiques. Il fait apparaître dans ses discours son vieux père, ses ancêtres et les ancêtres du peuple.

Il sait que l'Irlandais est à la fois rieur et mélancolique, qu'il aime à la fois les figures, le coloris et le sarcasme, et il coupe le rire par les larmes, le grandiose par le grotesque. Il attaque en masse les lords du Parlement et, les chassant de leurs tanières aristocratiques, il les traque un à un comme des bêtes fauves. Il les raille impitoyablement, il les bafoue, il les travestit et il les livre, affublés de cornes et de gibbosités ridicules, aux huées et aux sifflets de la foule. S'il aperçoit quelqu'un dans la mêlée, ami ou ennemi, il le nomme. S'il est lui-même interpellé, il s'arrête, saisit corps à corps son interrupteur, le terrasse et retourne brusquement à sa harangue. C'est ainsi qu'avec une souplesse merveilleuse, il suit les ondulations de cette mer populaire, tantôt folle et bruyante sous les coups de son trident, tantôt ridée par le souffle d'un vent léger, tantôt calme, pure et dorée par les feux du soleil, comme un bain de molles sirènes.

A la différence de nos orateurs si mélancoliques et si dégoûtés, parce qu'ils sont sans conviction, sans entraînements et sans foi, O'Connell ne doute pas du triomphe de sa cause, et, même à la Chambre des Communes, regardant ses adversaires en pleine face, il s'écrie :

« Je ne commettrai jamais le crime de désespérer de mon pays ; et aujourd'hui, après deux cents ans de douleurs, me voilà debout dans cette enceinte, vous répétant les mêmes plaintes, vous demandant la même justice que réclamaient nos pères, mais non plus avec la voix humble et suppliante, mais avec le sentiment de ma force, et avec la conviction que l'Irlande désormais saura faire sans vous ce que vous avez refusé de faire pour elle ! Je n'entre pas en compromis avec vous ; je veux les mêmes droits pour nous que pour vous, le même système municipal pour l'Irlande que pour l'Angleterre et l'Ecosse ; s'il en est autrement, qu'est-ce qu'une union avec vous ? Une union sur des parchemins ? Eh bien ! nous mettrons ces parchemins en pièces, et l'Empire sera scindé ! »

C'est fier, et il faut se sentir presque roi pour tenir un tel langage !

Ne lui parlez pas, à cet homme, d'un sujet différent ; son âme patriotique, toute vaste qu'elle soit, n'en peut contenir d'autre. Il n'est pas, à Londres même et dans le parlement des trois royaumes, membre du Parlement ; il n'est qu'Irlandais. Il n'a que l'Irlande, toute l'Irlande dans son cœur, dans sa pensée, dans ses souvenirs, dans sa parole, dans son oreille.

« J'entends, dit-il, j'entends chaque jour la voix plaintive de l'Irlande qui me crie : Dois-je toujours attendre et toujours souffrir ? ... Non, mes concitoyens, vous ne souffrirez plus ; vous n'aurez point en vain demandé justice à un peuple de frères. L'Angleterre n'est plus ce pays de préjugés où le seul mot de papisme soulevait tous les cœurs et les portait à d'injustes cruautés. Les représentants de l'Irlande ont employé leur temps à faire passer le *reform-bill* qui a ouvert de larges échues au peuple anglais ; ils seront écoutés quand ils demanderont à leurs collègues de rendre justice à l'Irlande ; et si, par hasard, le Parlement était sourd à nos prières, alors nous ferions appel à la nation anglaise, et si celle-ci elle-même se laissait aller à d'aveugles préventions, nous rentrerions dans nos montagnes et nous ne prendrions conseil que de notre énergie, de notre courage et de notre désespoir. »

Il est impossible d'invoquer en termes plus forts et plus touchants la raison, la conscience et la gratitude du peuple anglais, et de mêler avec plus d'art la supplication à la menace, que dans ce beau morceau-là.

Mais on sent que ce gigantesque orateur est à l'étroit, qu'il étouffe sous le couloir du parlement anglais, comme un grand végétal sous une cloche de verre. Pour que ses poumons s'épanouissent, que sa taille grandisse et que sa voix tonne, il lui faut l'air, le soleil et la terre d'Irlande. Ce n'est qu'en touchant cette terre sacrée, cette terre de la patrie, qu'il respire et qu'il s'épanouit. Ce n'est que là, en présence de son peuple, que son éloquence révolutionnaire, sa fière éloquence, s'élançe, se déploie et rayonne comme les gerbes immenses d'un feu d'artifice. Ce n'est que là qu'il épanche, qu'il verse en bouillonnant, les flots de cette prodigieuse ironie qui venge les esclaves et qui frappe les tyrans !

Il faut le voir ramasser son indignation et ses forces, lorsqu'il raconte la longue histoire des malheurs de sa patrie, de son oppression, de ses misères ; lorsqu'il évoque du fond de leurs tombeaux ces héros généreux, ces rigides citoyens qui rouissent de leur sang les échafauds de l'Irlande